

ISABELLE HASBROUCQ

Petites têtes
d'épingles
et autres minuties

Confession

J'ai écrit dans un genre mineur. J'ai écrit des nouvelles à lire et à dire. L'arrangement des mots, les sons portés, pourraient être une mélodie... Dans ces textes courts, le sens de l'histoire vient souvent buter sur la phrase finale.

J'ai suivi un fil qui m'a servi de thème, celui de l'enfance. Il n'y a rien d'original là-dedans. Malheureuse ou heureuse, le consensus veut que l'enfance nourrisse aujourd'hui la destinée des hommes. Elle est enfer ou paradis perdu. Elle est l'innocence de la page blanche. Elle est aussi perversion polymorphe et notre mémoire lui est toujours infidèle : l'enfance n'est rien d'autre que le récit qu'on se cuisine avec les restes... Il n'y a pas de recette et c'est bien pour ça qu'on finit par se l'approprier avec la sauce qui l'accompagne...

Je sais bien que l'enfant est une personne, mais je sais aussi qu'il ne s'appartient pas, il appartient aux autres. On est toujours l'enfant de quelqu'un. C'est peut-être ce que l'on veut évoquer quand on parle d'enfance : le fait de ne pas s'appartenir à soi même, et cet étrange pro-

cessus qui malgré tout nous pousse à devenir... C'est une histoire de possession, d'appropriation et de failles incontournables... Petit à petit, nous construisons la dépossession... C'est fragile, insidieux, anodin. Parfois, il s'est agi d'un mot, d'un sourire, d'une phrase... Il suffirait juste que l'on repère les petites têtes d'épingles et que l'on soulève avec l'ongle, avant de tirer doucement entre les deux doigts... On verrait alors tomber le joli costume et s'enfoncer la profondeur des empreintes... J'ai écrit dans un genre mineur que nous n'étions faits que de choses mineures, *Petites têtes d'épingles et autres minuties*.

Possession

L'histoire commençait comme ça :

« Pendant des années, elle avait tiré des enfants dans une charrette avec des roues très grandes, sans regarder autre chose que la visière de la casquette de Jojo Le Redoutable, gardien au Jardin des Plantes. »

Elle racontait l'histoire d'un oiseau qui ne sait pas voler mais qui court très vite. D'un oiseau qui s'accroche désespérément à la terre. D'un oiseau dont la course est si rapide qu'elle soulève un nuage de poussières.

Ma mère disait qu'elle aimait les autruches. Chaque soir, elle me faisait monter dans la charrette qui m'emmenait jusqu'aux rêves... Une nuit, je me suis réveillée en larmes ; la charrette qui n'en finissait plus de rouler me conduisait à l'échafaud avec tous les enfants qu'on y avait déposés... Ma mère m'a dit que c'était impossible, qu'aucune autruche n'avait jamais fait une telle chose, que Jojo lui-même n'aurait jamais pu la guider jusque-là. Mais les yeux de ma mère étaient remplis de larmes, j'ai compris que je n'avais pas tout à

fait tort... Par la suite, elle ne m'a plus jamais raconté d'histoires. Elle a dit que j'étais en âge de lire et que la plus gentille des mamans devait savoir demander grâce...

Je n'aimais pas lire. Je ne pouvais pas aimer lire. Ma mère et son autruche m'avaient emmenée trop loin, trop profond. Elles m'avaient conduite jusqu'à la source, je ne pouvais plus revenir en arrière...

Que de rires et de larmes, que de combats avec les mots nous faudra-t-il pour s'arrimer de nouveau à l'enfance et donner un nom à la dépossession ?